

—Vais faire, répondit le pauvre homme.

Dolorès revint alors à Antoinette et Philippe. Leur désespoir était voisin de la folie. Celui d'Antoinette était violent, fait de cris et de larmes ; mais celui de Philippe était plus effrayant, car le malheureux jeune homme, morne et silencieux, avait en quelques heures vieilli de dix ans.

—Adieu, chers amis, leur dit Dolorès. — Ne vous désolez pas. Supposez que je vais faire un voyage au but duquel vous prendrez un jour me rejoindre. — En rapport à la vie, la mort n'est rien plus.

Mais, en leur parlant ainsi pour les rassurer, elle-même mêlait ses larmes à ses paroles. Elle les prit l'un et l'autre, les attira contre sa poitrine, et ils finirent embrassés.

—Aimez-vous toujours et ne m'oubliez jamais.

Cela fut le dernier conseil qu'elle leur donna. Coursegol venait de s'approcher. Philippe lui ouvrit les bras.

—Coursegol, dit-il, tu es un homme, et un ancien soldat. Le supplice ne fait pas peur. Tu ne perdras rien de ta santé. Aie bien soin d'elle jusqu'au bout, n'est-ce pas ?

—C'est pour ne pas la laisser aller, me que j'ai voulu mourir avec elle, dit-il simplement Coursegol.

—Dolorès, bénissez-moi !

C'était Antoinette qui venait de parler ainsi !

—Oui, ma soeur, je te bénis !

Et les mains de Dolorès s'étendirent sur le front désolé de son amie.

—En route ! en route !

A ce cri, poussé par une voix formidable, il fallut s'arracher à ces étreintes. Un dernier baiser les unit encore.

—Adieu ! adieu ! nous nous reverrons au ciel !

Et, brisée par tant d'émotions, Dolorès s'élança au dehors. Coursegol la suivit, mais ne sortit pas si vite qu'il pût voir Antoinette s'éva-

nouir en poussant un grand cri, et Philippe s'élança vers elle pour lui porter secours. Au dehors, dans la cour de la prison, une charrette attendait. Les douze condamnés, les mains liées derrière le dos, y prirent place. Des soldats à cheval, d'autres à pied, se rangèrent pour escorter les malheureux, et l'on se mit en marche.

De la Conciergerie jusqu'à la place de la Révolution, la charrette fut suivie d'une foule hideuse d'hommes, de femmes, d'enfants qui chantaient d'odieuses chansons et injuriaient leurs victimes. Celles-ci paraissaient insensibles à ces outrages. D'un côté de la charrette, se tenaient un jeune homme et un vieillard. Pressés l'un contre l'autre, ils ne cessèrent durant toute la route de crier : "Vive le roi ? Un de leurs compagnons, républicain convaincu, que ses illusions conduisaient à la mort, les regardait avec ironie et pitié. Le prêtre, debout, au milieu de trois femmes, récitait avec elles des prières et des cantiques. Quant à Dolorès, appuyée contre Coursegol, elle semblait étrangère à ce qui se passait autour d'elle. La pauvre enfant souffrait beaucoup. L'émotion, la fatigue, le froid, les cahots de la charrette sur le pavé, l'avaient réduite à un déplorable état de faiblesse. Le cœur de Coursegol se déchirait de la voir ainsi et de ne pouvoir la secourir. Il ne pensait pas à lui. Il ne pensait qu'à elle.

Lorsqu'on fut en vue de la place de la Révolution, — les exécutions s'y faisaient encore, — lorsque l'instrument du supplice dessina sur l'horizon ses lugubres armatures, Dolorès tressaillit, ferma les yeux et murmura ces mots :

—J'ai peur.

—Oh ! chère petite, ne perds pas courage, lui dit paternellement Coursegol. Tu vois, je suis là ; je ne peux rien pour t'arracher à ces horreurs. Mais sois confiante, espère. Encore